

Fernand Ouellette, Geneviève Amyot, Mario Brassard

Rachel Leclerc

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2013). Compte rendu de [Fernand Ouellette, Geneviève Amyot, Mario Brassard]. *Lettres québécoises*, (151), 44–45.



FERNAND OUELLETTE

À l'extrême du temps, poèmes 2010-2012

Montréal, l'Hexagone, 2013, 384 p., 29,95 \$.

Dans le bleu

S'il fallait chercher une couleur à l'univers du poète qui, un jour, a intitulé un livre *Dans le sombre*, le bleu nous viendrait tout de suite en tête. Dans le plus récent ouvrage de Fernand Ouellette, partout règne cette couleur, souventes fois nommée. Qu'il s'agisse du désir charnel ou de l'attente de l'Invisible, le bleu semble être le gage d'une réponse, d'une réciprocité enfin advenue.

Voici trois cent cinquante poèmes écrits au jour le jour, le corps ramené au bois de la table matinale, l'œil attaché à la page, l'esprit tourné vers le dedans, tout l'être préservant la verticalité si admirablement chantée dans *L'Abrupt*, ouvrage en deux volumes publié il y a quelques années. En couverture, le poète annonce qu'il écrit « depuis un promontoire » où il reçoit les signes de son époque et de sa vie, et l'on doit comprendre que c'est ce « depuis » qui l'intéresse ici. Aussi, les poèmes, par la force du nombre, aboliront l'angoisse et le désenchantement qu'ils ont eux-mêmes engendrés : « Le cantique de la ligne / La plus glorieuse / La plus familière du désir, de la main, / Me dévaste souvent plus qu'il ne me délivre. / Subsiste une crudité primitive / Dissimulée dans l'inavouable. » (p. 191)



[...] quelqu'un doit bien écrire et réciter ce livre qui, s'il ne nous sauve pas du « fracas », nous servira de viatique et de pardon.

Là se trouve peut-être l'explication d'une prodigalité presque sisyphéenne, et ce poète ne serait pas le premier condamné à l'écriture.

On se demande parfois si Fernand Ouellette a conscience d'habiter un monde désormais livré au carnage et pourquoi il n'y consacre pas un livre plus « engagé », comme l'aurait fait par exemple un Paul-Marie Lapointe. Mais il avoue : « J'entends distinctement le fracas / [...] / Je reste muet sous l'irréversible. » (p. 18) Voilà, tout est dit, et la mission serait de recueillement, de recherche intérieure. Il y a des tâches plus salissantes, mais quelqu'un doit bien écrire et réciter ce livre qui, s'il ne nous sauve pas du « fracas », nous servira de viatique et de pardon. Lapointe n'aura pas défini dans sa vie, comme Ouellette l'a fait, les lieux de sa spiritualité, ou bien il s'en sera détourné, peut-être, comme beaucoup d'autres de son époque. Or, c'est peu de le dire, ses dernières décennies n'auront pas été celles, si profuses, de son confrère de l'Hexagone, celui-là restant concentré sur le grand poème de sa verticalité. En Ouellette, nous n'aurons pas perdu un militant, mais gagné un être de chair sans cesse face à lui-même et dont les vers, aériens, gorgés d'ailes et d'oxygène, témoignent de la persistance de l'amour et d'un instinct de survie hors du commun, un instinct qui sera peut-être plus efficace, au final, que tous les pamphlets qu'on pourra écrire.



FERNAND OUELLETTE



GENEVIÈVE AMYOT

Corps d'atelier

Montréal, Noroît, 2013, 84 p., 18 \$.

Et ta mère

Le Noroît vient de rééditer ces forts poèmes de Geneviève Amyot. Le livre, où se déploie un imaginaire resté unique dans notre paysage littéraire, fut d'abord publié en 1990 avec des tableaux de Michel Pelchat. Disparue en 2000, Amyot aura œuvré pendant vingt-cinq ans au déchiffrement de sa propre intimité, mais surtout, et avec une intuition fulgurante, à celui du très vaste inconscient québécois.

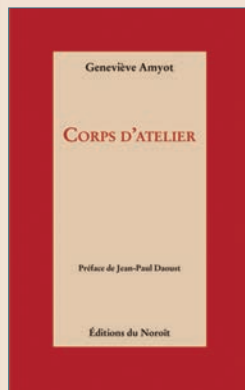
Le corps d'atelier, ce pourrait être le corps soumis aux abus potentiels et devenu par la suite une mécanique démontable, désamorcée, là où jambes, bras et tête peuvent être soumis à l'examen et servir pour la construction d'un nouveau corps, voire pour l'enfantement. Rien d'étonnant à ce que la mère soit la première à comparaître devant le tribunal du poème, elle qui a manqué à son devoir de protection, elle qui, selon toute apparence, a laissé l'ogre cannibaliser ses filles. « Pourquoi donc ainsi sans regard / et nulle pitié livrait-elle / notre chair aux loups. » (p. 40) Par moments, on est proche d'une Anne Hébert scrutant à la loupe la psychose maternelle : relisez les premiers paragraphes de *L'enfant chargé de songes*, ne sont-ils pas la version romanesque d'une même hallucination ? Voici comment Amyot, elle, décrit le personnage de cette mère-là dans un pays trop arriéré pour s'analyser lui-même et passé maître dans l'art de se disculper : « Elle reprend vite et la voici / Telle qu'en elle-même / Cireuse / Exagérément blanche / Fantôme robuste / Démesuré [...] Occulte à jamais / Définitivement repoussante / Si enivrante » (p. 36) On peut m'accuser d'antiféminisme parce que je mets en cause la mère ; mais le besoin inconscient de toute-puissance observé chez certaines cheffes de famille vient du fond des âges et des ténèbres, alors qu'elles durent, elles-mêmes terrorisées, répondre avec une force animale et gigantesque à ce qui menaçait leur humaine intégrité. Le laisser-faire que la poète reproche à sa mère devant le « loup » qui va dévorer les enfants confirme d'ailleurs la persistance de cette lointaine épouvante. Même la « mère reptilienne » de VLB a dû se trouver incapable d'empêcher les mâles d'abuser de leurs pouvoirs.

Un style inimitable

Dans tous ses livres, le style d'Amyot est unique et souvent tourné vers la génitalité. Ici, dans la seconde moitié du recueil, la poète évoque sa propre maternité, toute tressée de chairs et de sang, du tissu des langes



GENEVIÈVE AMYOT



et des petits vêtements, des objets familiers, des dessins, des joies quotidiennes de la fécondité. Voilà tout un artefact qui la maintient dans l'intimité profonde où l'avait conduite l'analyse — audacieuse analyse, supportée ici par un talent exceptionnel — de la mère et de ses motivations.

Geneviève Amyot a créé à partir de sa propre expérience un univers qu'on n'a plus revu dans notre littérature. Elle s'est emparée de la langue vernaculaire et des expressions populaires pour les mener en haute poésie, là où s'exécute le retour du refoulé. Elle s'est si bien abandonnée à l'aventure que le lecteur a eu le souffle coupé en ouvrant son dernier livre, *Je t'écrirai encore demain* (1994), un chef-d'œuvre de prose poétique. Elle l'avait écrit sans complexe, et d'ailleurs elle affirme ici : « Nous sommes tous plus ou moins / des corps d'atelier pourquoi tant de / gêne » (p. 62). Sans culpabilité, elle s'est plongée dans ses visions au risque de s'y noyer. Le dernier livre (*Je t'écrirai...*) témoigne à chaque page de cette exposition au risque, mais aussi de la maîtrise de Geneviève Amyot, de sa délicatesse et de la force qu'on lui connaissait. Par certains de ses livres, elle aura peut-être été la sœur de talent de Marie Uguay, mais dans un registre très différent.

☆☆☆ ½

MARIO BRASSARD

Le livre clairière

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 80 p., 14,95 \$.

Une longue minute de silence

Le livre renferme une angoisse sourde, celle de la mort d'un être cher d'abord, ensuite celle d'un cauchemar environnemental à la Cormac McCarty. « Il est minuit moins cinq, je n'aurai rien compris d'autre à mon époque », nous dit la couverture du livre. D'où peut-être le très beau titre, comme une grande et ultime respiration.

Déjà finaliste à de nombreux prix (Gouverneur général, Grand Prix du livre de Montréal, Prix Terrasses Saint-Sulpice), Mario Brassard vient de remporter le prix Émile-Nelligan 2013 avec *Le livre clairière*. Il nous offre ici un recueil de textes graves, empreints de cette beauté crépusculaire qui sied si bien à la poésie. Dans la première partie, il assiste à l'évolution de la maladie et à l'agonie de l'autre. Ce pourrait être un ami ou un parent, un jeune homme ou un vieillard ; et,



MARIO BRASSARD

tout en l'accompagnant, le poète met la table pour la seconde partie, celle où l'on assistera à la fin de l'espèce. « Tu imagines un futur aux flancs rouillés, ses rivages incertains, ses gisements de glace. Batailles gagnées, perdues, l'absence d'effet sur la marée. » (p. 17) Voilà la logique implacable de ce livre, qui nous fait passer du particulier au général avant de nous conduire, en troisième partie, vers un peu plus d'espoir. Tout comme Benoît Jutras, Mario Brassard appartient à cette génération qui n'a pas vraiment le choix de raconter les effets de l'hécatombe qui nous guette, souvent trop ahurie pour s'attarder à la bêtise de ceux qui l'ont provoquée. Et chacun ne porte-t-il pas en lui une bonne part de responsabilité ? « Où sont parties toutes ces bêtes qui, à la clarté des bouleaux, nous gardaient de nous-mêmes ? » (p. 22) Oui, les bêtes... N'étaient-elles pas les gardiennes de notre humanité ? Avec cette pessimiste vision, Jutras et Brassard nous disent que lorsque le bateau commence à couler, il est trop tard pour montrer du doigt les coupables, car l'heure est à la prière ou à ce qui en tiendra lieu : le plus beau des poèmes. On n'est pas si loin de Fernand Ouellette qu'on le pense.



Aussi vrai que la première partie du livre s'adresse au gisant à la deuxième personne du singulier, la seconde partie sera celle du « nous ». Personne ne pourra prétendre échapper à la fin tragique. Ces poèmes-là sont peut-être plus forts que ceux qui précèdent : non seulement Brassard a trouvé les métaphores qu'il fallait pour percer notre indifférence, mais il a tout écrit à l'imparfait, le temps du vertige, le temps où l'on est encore là, impliqué jusqu'au cou, tout en n'y étant plus du tout. Déjà, on a dépassé les retombées d'une catastrophe qui ne s'est pas encore produite. « Le vent n'avait pas encore emporté nos ombres, ni fait disparaître ce pays que nous habitons comme un coffre-fort. » (p. 37) L'époque se retourne sur elle-même. L'ancêtre, celui qui sera mort de sa belle mort en nous laissant la tâche de traiter ses innombrables déchets, aura au moins légué l'ultime outil : « C'était hier pareil à demain. Les cicatrices remontaient à la surface de la peau. On cherchait au grenier la carabine de l'aïeul. » (p. 38) Cela fait froid dans le dos...

Dans la dernière partie, l'auteur revient sur son nom. « Je suis né avec un nom de deuil. » (p. 62) Encore là, il y a retour sur l'ancêtre (puisque la tradition du brassard n'a plus vraiment cours à notre époque, si ?) Pour finir, une clairière. C'est là, dans la lumière enfin rejointe, qu'un simple mouvement, un simple regard suffisent à sceller un destin : « Encore un peu de fatigue, et la fenêtre débouchera peut-être sur une clairière où rendre les armes. » (p. 69)